

Les premières femmes à l'Université de Toulouse, avec Lila Coudière

Générique

Voix multiples

On R.

Voix féminine

On R, le podcast.

Introduction

Sophie Chaulaïc

Bonjour à toutes et à tous. Bienvenue sur *On R*, le podcast de l'Université Toulouse Jean Jaurès. Je m'appelle Sophie Chaulaïc, je suis journaliste et je vous propose, le temps d'un trajet en métro ou en bus, de tout comprendre sur un sujet de recherche.

L'épisode du jour nous plonge dans le passé pas si lointain des premières femmes étudiantes et chercheuses à Toulouse.

Bonjour Lila Coudière.

Lila Coudière

Bonjour.

Sophie Chaulaïc

Vous êtes doctorante en histoire contemporaine au sein du laboratoire FRAMESPA (France Amériques Espagne Sociétés Pouvoirs Acteurs) à l'Université Toulouse Jean-Jaurès. Votre thèse porte sur les premières mathématiciennes en France, travail que vous faites sous la direction de Sylvie Chaperon et Caroline Barrera.

Une brève histoire de l'université en France

Sophie Chaulaïc

Puisqu'on va parler des étudiantes, commençons par parler de l'institution elle-même. À quelle époque apparaît l'université en France ?

Lila Coudière

En France, l'université apparaît au Moyen Âge, au XIII^e siècle. L'Université de Toulouse, spécifiquement, est quant à elle créée pour la première fois en 1229.

Sophie Chaulaïc

Elle fait donc partie des plus anciennes.

Lila Coudière

Exactement. La plus ancienne, c'est celle de Paris. Plusieurs autres sont créées à la fin du Moyen Âge en France et perdurent jusqu'à la Révolution française.

Elles sont à ce moment là toutes fusionnées en une seule et unique Université Impériale créée par Napoléon. Cette université impériale va ensuite connaître de nouvelles évolutions encore, et se séparer en plusieurs universités indépendantes dans chaque ville, comme on les connaît aujourd'hui.

Les premières femmes à l'université

Sophie Chaulaïc

On l'entend, l'université évolue, elle va disparaître un temps, elle va se transformer, réapparaître. Dans toute cette histoire, qui démarre donc au Moyen Âge, vous l'avez dit, quand avons nous trace des premières femmes étudiantes ?

Lila Coudière

Les premières femmes étudiantes, à ma connaissance, c'est plutôt à l'époque contemporaine. Il a pu y avoir, peut-être, au Moyen Âge, des femmes plus ou moins rattachées à des institutions universitaires. Mais le moment où les femmes commencent à vraiment s'intégrer au sein des institutions, c'est à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Pourquoi ? Car, initialement, elles n'avaient pas la possibilité d'accéder à ces études. À partir du début du XIX^e siècle par exemple, il fallait obtenir le diplôme du baccalauréat pour entrer à l'université. Or, ce diplôme là n'était préparé que

ON R : Les premières femmes à l'Université de Toulouse, avec Lila Coudière

dans des établissements secondaires exclusivement masculins. De fait, les jeunes filles ne pouvaient pas être préparés au baccalauréat, ne pouvaient pas l'obtenir et ne pouvaient donc pas rentrer à l'université.

Sophie Chaulaïc

Vous disiez qu'il y en a quand même quelques unes qui entrent à l'université. Comment font-elles ?

Lila Coudière

Les premières qui entrent à l'université au XIX^e siècle, ce sont des femmes qui, justement, ont aussi été les premières à passer le baccalauréat. C'est par exemple Julie-Victoire Daubié, qui a été la première femme en France à obtenir le baccalauréat en 1861, et qui est ensuite une des premières femmes à s'inscrire à l'Université française.

Sophie Chaulaïc

Et elle va faire des études de quoi ?

Lila Coudière

Elle va faire des études de lettres, et va être la première licenciée de lettres en France en 1871, dix ans après avoir obtenu son baccalauréat.

Sophie Chaulaïc

Certaines femmes arrivent donc à rentrer à l'université. À quoi se destinent-elles ? Est-ce pour faire carrière ou par curiosité intellectuelle ?

Lila Coudière

Il y a plusieurs choses. Il y a des femmes qui se destinent effectivement à des carrières. Ce sont alors peut-être plutôt les femmes qui vont faire des études de médecine et qui vont véritablement avoir la volonté d'exercer la profession de médecin.

Sinon, il y a également à cette époque un grand mouvement de femmes qui s'inscrivent en auditeurs libres dans les universités. Elles ne peuvent donc pas passer les examens et sont plutôt là pour le capital intellectuel que ça peut leur apporter.

Sophie Chaulaïc

Je voudrais qu'on refasse la petite bifurcation sur celles qui n'étudient pas à l'université. Vous l'avez expliqué, c'est le système qui veut ça, puisqu'elles n'ont pas accès au baccalauréat. Mais est-ce la seule raison ? Est-ce que, culturellement, de manière générale, la femme, à cette époque est encore assimilée à un rôle au foyer, par exemple ?

Lila Coudière

C'est à différencier en fonction des origines sociales des femmes. Selon qu'elles viennent d'un milieu de la haute bourgeoisie ou d'un milieu plutôt ouvrier, les femmes ont des modes de vie très différents.

Il y a, à cette époque, de fortes normes de genre qui vont essayer d'essentialiser les femmes, de considérer qu'il y aurait une forme de comportement qu'elles auraient naturellement, parce que ce sont des femmes. Comme le fait qu'elles ne seraient pas capables de raison, de logique, et qu'elles n'auraient donc pas la possibilité de mener des études et, par la suite, des carrières scientifiques.

La perception des étudiantes à leur arrivée

Sophie Chaulaïc

Cela me permet de rebondir sur un document sur lequel vous êtes tombée aux archives, l'article d'un journal d'une association des étudiants de Toulouse. Ce document permet de voir à quel point celles qui étudient ne sont pas forcément bien vues par les étudiants masculins.

Lila Coudière

Tout à fait. À l'Université de Toulouse, puisque c'est plutôt le cas de l'université Toulouse que j'ai pu étudier, ces premières étudiantes arrivent un peu plus tard que dans les universités parisiennes. À Paris, cela se passe dans les années 1860. À Toulouse, les premières licenciées de sciences et de lettres, c'est en 1901, donc au tout début du XX^e siècle.

Ces étudiantes, forcément, elles font un peu « tache » au milieu du paysage universitaire de l'époque. Il y a un moment d'adaptation de toute la communauté universitaire, qu'il s'agisse des étudiants ou des enseignants, qui est plus ou moins difficile. Il va en effet y avoir une forme de rejet de la présence des femmes à l'université.

C'est ce qu'on peut percevoir notamment dans ce journal qui s'appelle *L'écho des étudiants de Toulouse*, publié par l'Association générale des étudiants de Toulouse. Ce journal a des positions assez fortement opposées à la présence des femmes à l'université.

Sophie Chaulaic

Je peux dire le titre, puisque je l'ai noté : « Soyez femmes avant d'être étudiantes. »

Lila Coudière

C'est une des phrases que l'on peut retrouver dans un article de ce journal-là, mais il y en a plein d'autres.

L'exemple de Marthe Condat

Sophie Chaulaic

Pourtant, il y a des femmes parmi ces étudiantes toulousaines qui vont se démarquer. Il y en a une dont j'aimerais que vous nous parliez, c'est Marthe Condat. Qui est-elle ?

Lila Coudière

Marthe Condat s'est surtout démarquée au moment de commencer sa carrière à l'université. Elle est toulousaine, elle a fait des études médicales, et elle a été la première femme à obtenir, en 1923, l'agrégation de médecine, qui était à ce moment là un diplôme extrêmement important pour ensuite obtenir un poste à l'université.

Quelques années plus tard, en 1932, elle est la première femme à obtenir un poste de titulaire à l'Université de Toulouse, toujours en médecine. Ce n'est pas la première femme à avoir été enseignante tout court, puisqu'il y a eu des femmes qui avaient auparavant été recrutées sur des contrats courts. Mais Marthe Condat a vraiment eu une carrière par la suite.

Elle est demeurée à Toulouse durant toute cette carrière, et jusque dans les années 1950 elle reste la seule femme professeur de l'université de Toulouse.

Les cursus suivis

Sophie Chaulaic

Quelles études font les femmes qui rentrent à l'université avant 1950 ?

Lila Coudière

C'est en général assez varié. On retrouve des femmes dans à peu près toutes les disciplines, mais avec une importance différente en fonction des matières. Sans grande surprise, là où les femmes sont numériquement le plus nombreuses, c'est à la faculté des lettres. Les lettres sont considérées comme des disciplines plus abordables par l'intelligence féminine, qui serait plus littéraire, plus créative, plus inventive. Cependant, paradoxalement, à Toulouse, elles ne vont pas obtenir des postes très tôt à la faculté des lettres.

Elles sont aussi très présentes à la faculté de médecine. C'est une des facultés qui a été parmi les premières à s'ouvrir à la présence des femmes, que ce soit à Paris, avec le combat qu'a mené Madeleine Brès pour permettre aux femmes de poursuivre des études de médecine à l'université, mais aussi, donc, à Toulouse avec Marthe Condat dont on a parlé. En médecine, elles sont quand même plus acceptées. Peut-être aussi parce que, de la part des médecins, il y a une plus grande proximité avec les femmes, puisqu'ils en côtoient régulièrement en tant que patientes.

Cependant, il y a d'autres disciplines qui sont au contraire moins ouvertes. au sein même de la faculté des sciences, c'est assez contrasté. En biologie, géologie, sciences de la vie et de la terre, les femmes sont quand même relativement présentes. Car, encore une fois, ces disciplines peuvent être considérées comme « féminines ». Par exemple, faire de la botanique, c'est rapproché au soin du jardin, s'occuper des plantes et des fleurs. Donc une femme qui fait de la botanique, c'est plutôt accepté.

Alors que dans le domaine des sciences fondamentales comme les mathématiques, la physique, plus tard les sciences de l'ingénierie et l'informatique, elles sont beaucoup plus exclues. On en revient à ce que je disais tout à l'heure, à savoir que ce sont des disciplines que l'on considère comme étant le siège de la logique et du raisonnement. De plus, ce sont des disciplines qui sont en général valorisées dans le cursus scolaire, que l'on peut considérer comme « prestigieuses » et qui permettent souvent de mener à des professions financièrement intéressantes. Ce sont des facteurs qui font qu'il est plus difficile pour les femmes de s'intégrer dans ces domaines-là.

Le tournant de 1950

Sophie Chaulaie

Que se passe-t-il en 1950 ? C'est une date que vous avez donnée tout à

l'heure. Il y a un basculement qui s'opère au sein de l'université, et on va voir massivement arriver des femmes, pourquoi ?

Lila Coudière

C'est ce qu'on appelle la massification de l'enseignement supérieur. C'est une période durant laquelle de plus en plus d'étudiants, hommes comme femmes, ont la possibilité de s'inscrire à l'université.

L'autre effet que cela va voir, ce que l'on va forcément avoir besoin de plus d'enseignants pour encadrer tous ces nouveaux étudiants. On va donc aller chercher plus de femmes. Elles vont cependant être recrutées à des postes subalternes, qu'on appelle à l'époque les postes d'assistants, qui correspondent un peu à un chargé de TD (Travaux Dirigés) aujourd'hui. Ce sont des personnes qui vont s'occuper de donner les TD sans jamais donner de cours magistraux, qui vont assez peu s'investir dans le domaine de la recherche. Elles ont vraiment été recrutées pour l'enseignement. Mais cela va permettre à des femmes de commencer à s'intégrer à ce moment là.

Les femmes et les recherche

Sophie Chaulaie

Et la recherche, alors ? Les premières chercheuses, quand arrivent-elles ? Jusque-là, nous avons beaucoup parlé des étudiantes, mais il y a des chercheuses, cela fait partie de l'objet de vos travaux. Quelles sont-elles, ces premières chercheuses pionnières, à Toulouse ?

Lila Coudière

C'est quelque chose qu'il est assez intéressant d'étudier puisque les personnes qui obtiennent des postes à l'université ont une double charge d'enseignement et de recherche. La plupart du temps, quand des femmes obtiennent ces postes, elles vont plutôt avoir tendance à faire de l'enseignement que de la recherche.

Cela s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord parce qu'on ne va pas les inciter à faire de la recherche. Cela va être plus dur pour elles, par exemple de trouver un encadrant pour faire une thèse.

De plus, elles sont souvent entraînées par le mariage, la grossesse, les enfants, qui vont forcément nécessiter une charge supplémentaire au sein de la sphère familiale et qui vont leur demander énormément de temps. Ce qui signifie qu'elles vont avoir moins de temps pour s'occuper de la recherche et vont souvent prioriser l'enseignement, qui est en plus vu comme une activité

féminine. On revient sur cette idée du « soin » : soin des personnes, des adolescents, des jeunes adultes.

De fait, si on a quand même un certain nombre de femmes parmi le personnel de l'université, elles ne sont pas nombreuses à vraiment faire de la recherche.

Il y en a tout de même plusieurs à la Faculté des sciences. On peut par exemple citer Marguerite Cabanac et Berthe Aggery, qui ont toutes les deux des carrières assez importantes à la Faculté des sciences jusque dans les années 1950-1960. Mais elles vont assez difficilement réussir à progresser dans leur carrière, faire un peu de recherche et justement être freinées par l'aspect familial. Elles vont aussi se plaindre d'être surchargées par l'enseignement.

Les sources

Sophie Chaulaïc

On n'a pas encore parlé de vos sources. Quelles sont-elles ? On a évoqué les journaux des étudiants, mais j'imagine qu'il y a des registres d'inscription à l'université, ce genre de choses.

Lila Coudière

Tout à fait. Je travaille à partir de beaucoup de sources très différentes. C'est ça qui est très intéressant.

Il y a effectivement ces journaux étudiants que j'ai un petit peu exploité.

Il existe aussi des fichiers étudiants sont stockés dans les universités ou dans les archives départementales. Ce sont des fichiers individuels par étudiant donnant des informations très précises sur leurs origines sociales et géographiques, ainsi que leurs parcours académiques en général.

J'étudie énormément les sources universitaires, comme les dossiers de carrière du personnel, les rapports annuels, les annuaire produits par les universités.

Enfin, je mène également une campagne d'entretiens oraux auprès d'anciennes mathématiciennes et d'anciens mathématiciens des universités de mon corpus, qui ont été recrutés avant 1968, pour discuter avec eux de leur vécu, soit en tant que femmes, soit, avec les hommes, de la manière dont ils ont perçu l'arrivée des femmes à l'université.

Conclusion

Sophie Chaulaïc

ON R : Les premières femmes à l'Université de Toulouse, avec Lila Coudière

On aimerait en discuter bien plus longtemps, mais le temps file. Pour finir, c'est la petite tradition dans ce podcaste, auriez-vous un conseil de lecture, d'exposition, de film, de conférence, de ce que vous voulez en lien avec le thème dont on vient de parler ?

Lila Coudière

Tout d'abord, j'aimerais conseiller à toutes et tous le film *Les Figures de l'ombre*. Cela ne porte pas sur le contexte français, mais le film traite de cette question de l'intégration des femmes dans les domaines scientifiques. C'est vraiment un très bon film qui parle des femmes qui ont fait des calculs pour la NASA.

Une autre ressource, plus académique mais tout aussi intéressante, c'est le livre d'Amélie Puche, *Les Femmes à la conquête de l'Université*, qui retrace justement l'histoire de ces premières étudiantes sous la Troisième République et qui aborde aussi un petit peu la question de leur perception par les étudiants, dont on a déjà un petit peu parlé plus tôt.

Sophie Chaulaïc

C'est noté ! Un grand merci, Lila Coudière, d'avoir accepté notre invitation.

On R est une production de l'Université Toulouse Jean Jaurès, portée par le Centre de promotion de la recherche scientifique, le service Communication et le Pôle Production – Le Vidéographe de la Maison de l'Image et du Numérique de l'UT2J. La réalisation est signée Cédric Peyronnet du Pôle Production – Le Vidéographe. *On R* est diffusé sur *Miroir*, le média numérique de l'université et est accessible via le site www.univ-tlse2.fr de l'UT2J. Vous pouvez aussi retrouver *On R* sur les différents comptes de l'université et sur les plateformes numériques.

Générique de fin

Voix multiples

On R.